

## Mère

Mère se retrouva seule, vierge, sans enfants, et attendant que Dieu, la ramena sur une pente plus douce. Sa sexualité allait être un néant pesant où la rancœur de se voir vieillir seule, emporterait tout espoir d'une nouvelle union. Ses enfants qu'elle avait faits par amour, lui tournaient le dos au fur et à mesure qu'ils grandissaient, car ils apprenaient des autres qui en conscience la rejetaient. Elle était défunte de sa vie passée, qu'elle subissait aux yeux de ceux qui l'avaient vu mère heureuse, et femme amoureuse. Elle aurait beau tiré la couverture vers elle, dissimulé ce qu'elle était, tous étaient convaincus que rien ne changerait l'être que l'on avait connu. L'espoir de changer, de tourner la page s'assombrissait derrière l'hypocrisie bien heureuse de ceux qui voulaient, que rien ne changea, qu'elle était finalement bien seule, qu'elle serait plus malléable. Cette fatalité aidait ceux pour qui, rien que les avantages n'avaient de l'importance, les inconvénients devaient être pour les autres, dans la solitude, le silence, et la souffrance. Elle fermait les yeux et les recouvrait de ses mains, pour qu'on ne vit pas les larmes s'échapper sur ses joues. Dans le noir elle sanglotait, en voyant que plus rien ni personne, lui ôterait le voile qui la masquait horriblement. Une femme humiliée, désespérée, n'a plus rien à attendre, car elle entre dans l'abîme du désespoir trop facilement pour oser croire qu'elle s'en sortira. Elle ne serait que seule, face à la mort jugeant tout sans rien écarter ni pardonner.

Un rayon de soleil glissait lentement sur son œil, sur sa pommette apparaissait un reflet, et longeant sa joue une

ride lumineuse où coulait l'eau salée. Les mains jointes, elle implorait la vie qu'elle lui pardonnât, qu'elle puisse sur terre vivre le temps de ses rêves. Le seigneur dans un élan généreux, allait l'acquitter de ses fautes, et lui donner le réconfort éternel. Dans son malheur, la vie se teinterait de vérité mystérieuse, et divine. En Dieu, elle trouverait une paix nouvelle, que les hommes cruels, lui interdisaient d'avoir.

Sa tête semble endormie dans un nuage de brume, et son regard rempli de regret interroge le sol. Pourquoi a-t-elle eu ce destin en forme de rue sans issue. Des années ont passé, des chagrins se sont envolés dans la nuit des temps. Elle regarde devant elle, et ne voit qu'une ombre sous le soleil de lune. Les souvenirs s'élèvent de la pièce comme des fantômes, et laissent revenir le passé. Sa main creuse un peu plus sa paume, et son corps s'embrase dans un long sanglot. Une plainte douloureuse s'échappe de sa bouche pliée sur elle-même en moue. Un léger toussotement s'énerve en cinglant. Elle supplie Marie de la prendre sous son aile, mais les murs trop étroits l'enfoncent dans son tourment délibérément. Elle se tente vers l'idée du suicide, tant la douleur est forte et lui perce l'estomac. Ses mains se rident dans la crispation, et tenaillent le visage jusqu'à l'écorcher. Son souffle s'étouffe dans le temps, elle avale sa salive une dernière fois en hoquetant violemment, puis elle éteint ses yeux rougis. La plume de sa bouche paraît prononcer des mots. On dirait qu'elle parle à quelqu'un. Un spasme encorne sa carcasse. Elle geint misérablement. Ses genoux s'épousent l'un dans l'autre en forme de croix brisée. Ses coudes se dressent sur les bras de la chaise en bois. Ses pupilles se dilatent et son dos se casse vers l'avant. On dirait un brin de paille jauni qui se consume dans la flamme d'un foyer. Les prières s'envolent en grésillant vers le dôme. Elles se noient dans une fumée vers les cieux.

Elle savait que le droit de vivre n'était possible que par le droit d'aimer. La vie devait être source et étendue dans le besoin d'aimer assouvi. Elle se devait de réussir d'aimer ses enfants, il lui fallait donner de cet amour qui la portait entièrement elle et sa vie. Clouée sur l'avenir, elle regrettait la vie passée qui s'en était allée avec l'homme à qui elle avait donné toute sa pureté.

Philippe la crucifiait chaque jour un peu plus. Il était le fils omis qui était né des larmes. Le pouvoir de Philippe jouait sur celui de sa mère. Il avait en lui tout l'inattendu qui transforme chaque geste, chaque parole en autant de signe de l'incompréhension puérule et enfantine. Les deux êtres devenaient l'un dans l'autre une source de bonheur dont seule la chair même devenait le socle. Les esprits différaient, mais les mains jamais absentes tenaient compagnie à leurs âmes. Philippe était cet enfant, qui appelle l'autre d'une voix aiguë, et regarde l'autre dans un inaccessible mouvement de lâche désespoir. Il avait les yeux plaignant, qui paraissaient creuser à chaque fois un abîme dans son être, encore frais, et disposé à vivre sérieusement. L'école était un lieu de culte affreux pour son petit ego, qui lui donnait l'impression d'une vaste cour des miracles, avec toutes les dissertations et laideurs des élèves et des maîtres. A mesure que l'automne écumait ses feuilles, Philippe devenait cet enfant de plus en plus étourdi, qui sentait toujours, et encore plus, l'insatisfaction de l'être confronté en permanence à ses lubies. Sa mère était un songe de victoire sur le néant. Elle enveloppait son être dans un cadre hermétique, qui le fermait aux autres. Ses rêves devenaient ainsi ligature. Il enfermait en lui les pulsions les plus misérables, et les louait dans des jeux imaginaires. Le monde se transformait, et avait une toute autre allure. Chaque chose curieuse devenait un prétexte à son imagination, qui construisait le monde le plus fou. Aucune règle ne pouvaient le satisfaire. Les règles elles-mêmes devinrent une fabuleuse idée récréative. Philippe

était l'enfant sans passion ni intelligence mais qu'il eut mieux valu soi-même ne pas avoir pour enfant. Son caractère rouspéteur, indiquait l'énigmatique invraisemblance de ses réactions. Passons sur toutes les joies et les peines, qui allaient arriver car elles n'étaient, qu'une fausse image de l'être tourmenté, et tonifiant qui l'envoûtait. Philippe avait peur de lui-même. La vie ne lui suffisait pas pour comprendre. Il fallait puiser dans l'aventure la plus proche du pouvoir vibrant de l'émotion. Son destin qu'il savait cruel, n'allait être qu'un jeu plus vaste dans lequel, il trouverait les tons colorés, qui formeraient les esquisses des journées à venir. Maman deviendrait le principal outil expérimental de ses visions. Elle était l'auteur involontaire, elle serait mieux prête pour la bonne aventure de son enfant.

Maman était cette mort lente, qui l'avait forcé à ouvrir sa conscience, dans un long et douloureux périple inventif. Le creusé maternel ne pouvait être épuisé, car il était la porte de l'au-delà, d'où tout part, et d'où tout revient. Philippe, l'amant de sa personne, qu'il devait perfectionner pour toujours. La personnification de l'âme est de ces combats, qu'il convient de mener avec certitude, car il est le plus dommageable pour les autres, et pour soi-même. Chaque choix est un coup d'épée dans l'azur. Les larmes le sang dans la brume. Un petit être démoniaque, car sa personne ne pouvait être qu'un jeu, que seul le miroitement des étoiles pouvaient faire évoluer. Une eau oublieuse, qui flottait dans ses égarements vers l'absolu certain, palpait dans sa mémoire d'écureuil. Le soleil, la lune, la nature et les hommes jouaient avec lui, il ne pourrait être que leur allié. Il était passivement amoureux de la vie, qui l'emmenait, et le plongeait, pour l'entourer, puis le porter.

Philippe fermait ses paupières en tombant dans son lit, après avoir dit au revoir à sa mère, qui avait bercé une dernière fois son visage dans ses mains. Elle tourna

l'interrupteur et ferma la porte à la nuit venue. Un silence opaque s'abattait d'un coup. Au milieu du repos, une cavalerie de rêves insensés le brusquait, et colorait le caisson noir qui l'enveloppait. On aurait dit un cinéma vivant et visible transparaissant de couleurs vertigineuses ses yeux bel et bien clos. Un chaos physique calquait son esprit tel l'univers regardant les étoiles. Il avait rejoint le noir dans l'infini sensible, et devenait seigneur du temps et des couleurs. Les rêves s'accolaient au lien de la mort qui s'éveillait dans l'attente de l'amour. Là, il voyait s'allumer la flamme qui le brisait le jour au contact du reproche, et de la désaffection du monde qui l'agressait. Les images confondues s'enchaînaient dans un rythme de souffrance terrible. Il était lui-même objet de ses maux dans la nuit. Ses yeux qui se cachaient le jour, laissaient passer les réalités les plus difficiles la nuit. La nuit formait sa raison malgré lui, poussée par une force accablante venue en lui mais de nulle part.

Au crépuscule du jour, il devra apprendre, que l'amour et la mort l'habitaient lui aussi, qu'il ne pourrait échapper à l'élan éternel de l'univers, qui seul dominait définitivement l'être humain. Dormir était la caverne qui le poussait à la réflexion. Le souci charnel se développait, et creusait son esprit d'une matière invisible naissante. Elle était l'allant qui l'amenait à la vie. Philippe subissait la vie, où l'amour passait sur lui irrémédiablement, et le pressait au fond du matelas. Ce fut une enclume, qui ouvrait lentement un cratère faisant craquer son crâne.

Il y avait sa mère dans la pièce à côté, indifférente, qui mangeait quelques cailloux de noix, pris dans un petit bol en verre. Elle regardait la télévision, en piquant, intentinant, une ou deux noix. Pliée sur le fauteuil, elle posait par instants sa main sur son front, avec la petite noix à l'intérieur. La télévision allumée, elle relevait la tête vers elle pour ne plus rien voir, et gobait la noix d'un mouvement. Elle piochait à nouveau dans le bol, en baissant les

yeux. Il restait un minuscule bout de noix, qu'elle donna au chien qui l'avala sans le mâcher. Elle frottait ses mains sur les genoux, et dit au chien qu'il n'y en avait plus. Elle tourna la tête vers la télévision, pour à nouveau ne rien voir. Elle s'appuya sur son corps, puis sur la table. Elle allait au w-c.

Un enfant momifié, regardait la route, sur le pavé. Il était maigre et jauni. Il n'avait aucun vêtement. Ses cheveux s'évadaient en arrière, on aurait cru une lumière. Ses mains crasseuses s'allongeaient le long de ses jambes arquées. Il implorait qu'on lui vienne en aide en agitant le menton. Les automobilistes passaient au milieu d'un nuage noir vers le soleil au bout de la rue. Une voiture stoppa sur la bordure, une dame habillée d'un long manteau de fourrure marron, tenant en laisse un petit chien noir, en sortit. L'enfant se plia sur ses genoux, prêt à bondir dans l'auto, avec la femme et le chien. La voiture repartit, abandonnant celle-ci, et son chien, et l'enfant. La dame, et le chien noir passèrent près de l'enfant, le chien aboyant après lui. La haute dame cachait ses yeux sous un long chapeau en feutre noir, elle demeura droite, elle ne vit pas l'enfant. De sa poche un mouchoir s'échappa sur la chaussée. L'enfant suivait des yeux la dame, elle partait fuyant dans la ville. Il ramassa le mouchoir, et le porta à sa bouche, et à ses yeux. Un brouillard gris surplombait la route. Un arbre vert éclairait encore la chaussée. Il n'y avait aucun passant. Le soleil s'enfonçait au loin. Les automobiles noyées devinrent silencieuses. Sur le trottoir traînait un mouchoir, l'enfant n'y était plus.

Ma mère prit le bol de café, qu'elle m'apporta, comme tous les matins. Le soleil perçait les persiennes. L'obscurité luttait contre le jour. La nuit m'avait laissé la matinée, le seul répit de la journée, qui m'était apporté sans efforts de ma part.

## Un immense bateau

Un immense bateau contenait des couloirs, des portes, dans toutes les directions, vers le haut, tout de suite à gauche, à droite, en bas. Un bateau en pierres plastifiées marron. Il y avait des torches, qui éclairaient les tonalités ocre, et jaune, et orange, des rampes. Je courrais à m'emporter le souffle, dans le néant, échappant à une ruée de poursuivants acharnés, qui voulaient me trucider. Je grimpais des marches, longeais des passerelles, descendais d'autres marches, pénétrais dans un couloir, remontais encore d'autres, bivoitais sur ma droite, et me faufilais à l'intérieur d'une fente d'une énorme porte en bois sculptée d'écussons en fer pointus, qui venait juste de s'ouvrir derrière un visage féminin. La femme descendait quelques escaliers devant moi. La pièce était éclairée par des lampes rouges et jaunes. Les murs étaient étroits et crevassés comme des grottes. Là, au bout d'une salle, une chevelure blonde touffue s'illuminait. Je reconnus ce visage exaltant de joie et ce sourire large de bonheur. C'était Christelle. Elle attendait ma venue. Mon cœur bondissait, comme le tam-tam d'un joueur de tambour. Je ressentais au fond de moi le cri infini de l'amour d'enfant. Christelle fut mon premier flirt. Je la voyais au plus beau jour de la femme, égayée et enfantine. Elle avait tout gardé du sens adolescent. Ses yeux marron flambés, son rire les transportait en statue de Jeanne. Elle avait le visage plus fin qu'avant, avec de la couleur pêche et amande. Ses cheveux n'étaient plus les mêmes, beaucoup plus en relief, avec des teintes blondes jaunes, et noires, rouges. Son nez long de Pénélope était croquant en sucre cristallin. Ses longues mains

se reposaient l'une à l'autre, dans de longs doigts de soie gantés d'ongles de fées. Elle exaltait toute l'adolescence la plus lointaine, et la plus pure. A onze ans, elle était un miracle d'ange que je vénérâis, comme le plus grand des songes humains. Jamais simplicité, sourire, et fragilité ne furent réunis devant moi en visage culte. Mon cœur ne cessait de battre, au fur et à mesure, que le noir, le bateau, et l'ivresse des couleurs jaune et rouge m'emballaient. J'appelais la mort dans mon rêve, et cette apparition d'amour d'enfance divine se glorifiait au plus profond de toutes les détresses, le noir total. Christelle était belle, comme un feu flambant dans le cœur d'une hirondelle. Ses dents blanches couronnaient l'excitation de ses sens les plus enfouis. Une pureté juvénile, comme jamais je ne l'avais pressenti, celle du retour au premier amour de l'enfance, là devant moi, déjà prête, comme si jamais elle ne m'avait quitté. J'appelais la mort, pour que ce rêve de larmes éternelles, et magnifiques, ne s'enfuit pas, alors que les visages de glace voulaient s'infiltrer au passage. La mort, terme magique, me laissait encore dans cette ambiance extraordinaire. Les portes de la dimension des sens humains, s'ouvraient dans la nuit à toutes les joies de jeunesse.

J'entends l'écho de ma voix scandant la mort, la mort, et cette vision du bateau jaune et rouge dans un noir total réapparaissait avec la folle poursuite, et Christelle qui me guidait chez elle attentive et merveilleuse. La mort, dans la nuit, m'offrait la vie la plus enivrante, celle du premier jour, du plus sûr, et plus lointain sentiment humain. Un rayonnement flamboyant, et apaisant, m'avait rajeuni au milieu d'une chaude ambiance amicale. Christelle m'apparut génialement belle au milieu d'un cocon. Elle était reine du navire, la seule femme fertile remplie d'amour de fleur. Le bateau était un rythme fou, et cinglant, qui me stimulait en me laissant chaud. C'était un jouet de nuit, que je voulais pour toujours.

Oh Christelle, ma belle, ma douce, la nuit nous a conquis au crépuscule de l'enfance crédule, attentive, et altruiste. La vérité a embelli ton visage, loué à la sépulture de Vénus. Oh Christelle, le printemps est né éclatant le noir de la cabine. Diamant de vie brillant de toute part, oh ma Christelle, la crevasse sombre s'est ouverte sur une abîme d'extase. Les loups perdus continuent de courir sur le pont de notre gîte oublié, et secret. Tu m'as sauvé des représailles en m'agrippant ce canot de liberté, où j'ai voyagé dix ans en arrière, sur un nuage de victoire sur moi-même.

Là, un éclair de jubilation a pénétré ton sourire jusqu'à mon cœur. Un faisceau de mémoire hors du temps s'est logé dans nos yeux envieux. Là, une idylle d'amour nostalgique s'est laissé filer en poussière de regret. Une joie infinie a recouvert en empreinte ma figure plâtrée par le vertige de te voir. Là, la mort m'a servi son panier de lauriers des rêves de reines. Mon corps, entièrement, s'est plaqué sur une foudre kaléidoscopique de chaleur lumineuse, et colorée, calée dans la nuit sur la frontière mortelle, entre la vie et l'oubli, au milieu du sommeil latent. Là, l'amour a fleuri au fond de mes entrailles, suspendu par l'attente d'une joie encore plus merveilleuse, le cœur battant avidement. Un aquarium a collé ma passion en vision nocturne dessinée sur du verre. Là, le haut du cerveau s'est dressé face au monde, réveillant le puits de la nuit. La raison des élans d'adolescent a levé sa main, amie mémorisante sur le voile nocturne. Là, le rêve naquit enfourné par des calques vides de nuées brunes. Des couleurs inquiétantes fondèrent le décor étrange de notre rencontre. Là, l'amour s'impatientait au centre de la peur. Ton sourire éternel embrassait mes yeux éblouis. Là, je t'aimais.

Le souvenir, devint présent au fond de la nuit, apporté par le dieu du rêve, esthète, et chaleureux. Je retrouvais la cruauté de l'amour présent et absent, vécu et passé. La nuit

réveillait la solitude affective, qui m'affligeait davantage au fur et à mesure, que les années, et le désespoir s'ajoutaient. Tout était si près de ma raison, que la folie aussitôt la transformait en tragique désillusion. L'acquis morbide froissait chaque jour, chaque rêve rendu désopilant. J'attends la nuit, le jour, avec toute la patience de l'enfant, qui attend minuit le jour de Noël. Le diable m'a pris le jour, que la nuit me reprenne la vie, qu'elle me redonne ce cri créateur de l'amour.

## Bulles de jardin

Je compris soudain l'affreuse réalité de ma conscience. Je n'étais plus maître de moi-même. J'avais tout perdu dans la tourmente des mots, et des sons. J'étais devenu l'ascèse de ma propre personne. Je subissais l'ennui, le vice, et la vie. Rien, maintenant, ne pouvait plus m'appartenir comme avant. Je devenais un long, et oublieux chemin navrant, enfilé près des routes inconnues, des passants sans histoires. Il y a longtemps, je me souvenais encore de quelques idées, qui me venaient très facilement sans ombres. Dès lors, je les notais, pour peu qu'elles ne m'échappent, en prose, pour qu'elles subissent le temps. L'écriture naissait, et m'enchantait quelques instants. Je me parlais à moi-même de ce vertigineux oubli sur l'existence, qui la recréait toujours, et plus encore, belle, et attirante. Elle était là devant chaque attente, prête, et silencieuse. Fréquemment, l'inquiétude naissait docile, mais toujours incertaine de sa chute verbale. Les mots s'amusaient à imiter le verbe, tourmenté dans tous les sens. La vie reprenait son flambeau, en lumière lunaire éperdue, à petit pas tâtonnante, seule, et simplement démise en noir sur un fond blanc. Elle entamait la ronde invertébrale, chaotique, des cônes de dentelle, structurant la phrase, mariée avec le point. Ainsi, j'étais, écrivant en vain, à la recherche à chaque fois d'un été, plus en soleil de littré. Je repris une seconde conscience du tout attentif à toutes impulsions résistantes, attachées au monde des vivants, sautillantes, assoiffées de pureté angélique. La page blanche dessinait ses entournures femelles entonnées, roulantes, cuvées de vin vermeil. Des crevasses entamaient sa